

LE VIEUX TUNIS ⁽¹⁾

LES NOMS DE RUES DE LA VILLE ARABE

(Étude de Toponymie urbaine)

IX. — LES NOMS D'ORIGINE ISLAMIQUE

L'Islam a marqué de son sceau la ville dans ses aspects architecturaux : ruelles enchevêtrées, maisons à terrasses, zaouïas à coupoles et minarets fusant vers le ciel donnent à la Médina et à ses faubourgs un cachet musulman indéniable. Mais c'est aussi dans les noms de ses rues que se révèle le caractère islamique de la cité, soit qu'ils représentent des vocables religieux, soit qu'ils évoquent de saints personnages.

Parmi les sanctuaires musulmans de Tunis, on distingue : le *jamaâ*, le *mesjed*, la *zaouïa* et la *médersa*.

Le *jamaâ* est une mosquée cathédrale où les Musulmans se réunissent pour dire les prières de chaque jour et où l'on célèbre, le vendredi, sous la direction d'un imam prédicateur, le service appelé *khoteba* ou sermon entrecoupé de citations du Coran. Il existe à Tunis 19 mosquées principales, dont 12 du rite malékite et 7 du rite hanéfite, les premières étant caractérisées par un minaret de forme carrée et les secondes par un minaret de forme octogonale. La très grande majorité des Musulmans tunisiens appartient au rite malékite qui est bien antérieur à l'introduction à Tunis du rite hanéfite par les Turcs, au XVI^e siècle.

D'importance moindre que le *jamaâ*, le *mesjed* (1 bis) ou oratoire est aussi un sanctuaire où les croyants peuvent faire les cinq prières quotidiennes, sauf le vendredi et les deux *aïds*. Ces sanctuaires sont au nombre de 164; mais il existerait, en outre, d'après M'hammed Bel Khodja, 92 *mesjed* non ouverts au culte pour la

(1) Voir « Bulletin Economique et Social de la Tunisie », n° 59, pp. 69-80; n° 60, pp. 73-86; n° 61, pp. 62-78, et n° 62, pp. 69-82.

(1 bis) *Mesjed*, litt. « lieu de prosternation », prononcé *mesqued* par les Egyptiens, et a donné le mot français « mosquée ».

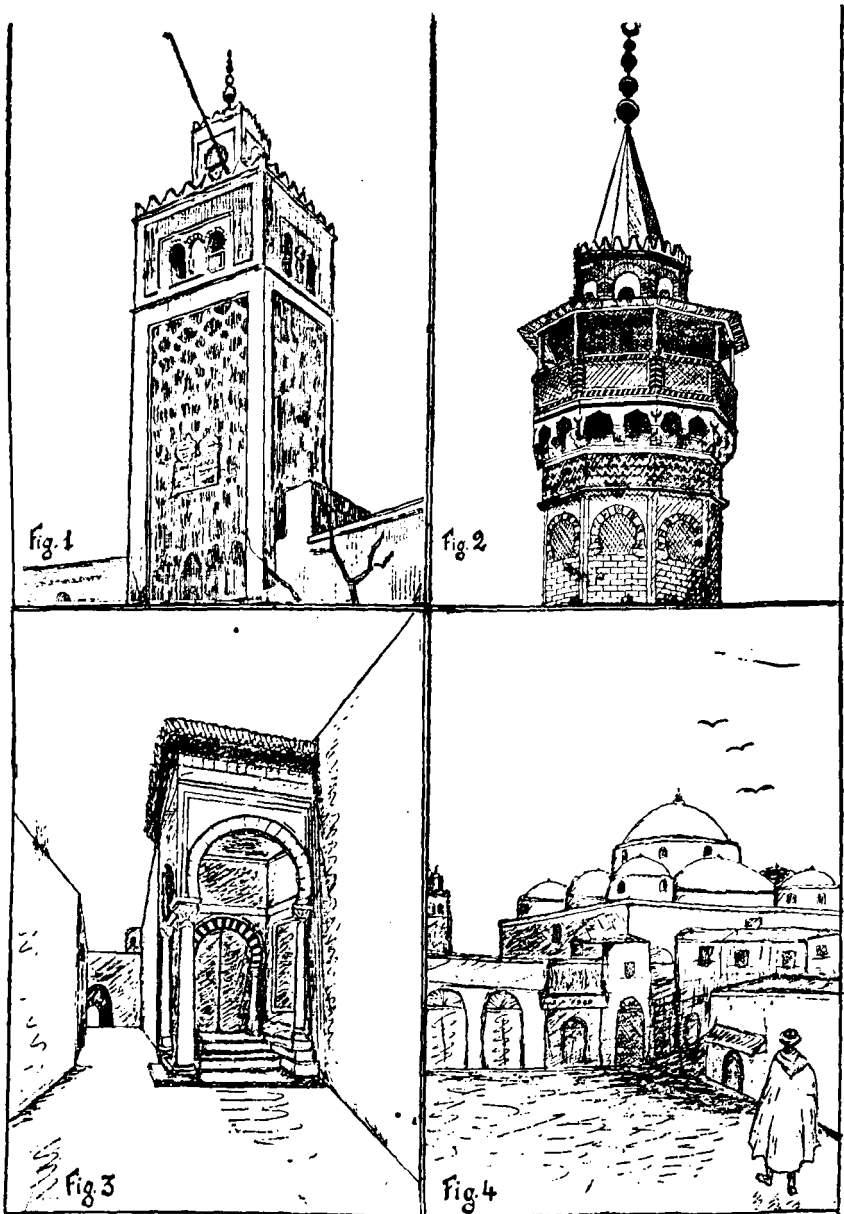


FIG. 1. — Mosquée de la Qaçba, à minaret carré (XIII^e s.)

FIG. 2. — Mosquée de la rue des Teinturiers, à minaret octogonal (XVIII^e s.)

FIG. 3. — Mederça Slimaniya (XVIII^e s.)

FIG. 4. — Zauïa-tombeau de Sidi Mahrez (fin du XVII^e s.)

raison que certains de ces lieux de prière seraient dans un état de vétusté qui présenterait un danger pour les fidèles; d'autres étant situés dans des quartiers habités de plus en plus ou presque exclusivement par des non-musulmans, il a paru nécessaire, étant donné le très petit nombre de croyants qui les fréquentaient, de cesser de les affecter au culte, par mesure d'économie, les crédits disponibles étant utilisés pour l'entretien des autres mesjed.

La *zaouïa* est ordinairement un édifice placé sous l'invocation d'un saint personnage qui s'y trouve enterré dans la plupart des cas. Elle peut aussi avoir été élevée en l'honneur du fondateur d'une confrérie musulmane étranger à la cité par les membres de cette confrérie qui en font alors leur lieu de réunion. La *zaouïa* comprend toujours un oratoire et une pièce qui sert de refuge aux indigents. Elle est parfois le siège d'une école coranique et sert aussi aux lecteurs du Coran.

La *médersa* est un établissement scolaire qui sert le plus souvent de logement aux étudiants de la Grande Mosquée dont la famille n'habite pas Tunis. On y fait parfois des cours. Outre les chambres d'étudiants, la *médersa* traditionnelle comprend un oratoire, une fontaine aux ablutions et une cour intérieure où prennent jour toutes les pièces. Il existe à Tunis 37 *médersas* dont quelques-unes ne sont pas utilisées à cause de leur état de vétusté; les autres, c'est-à-dire la grande majorité, n'offrent que cinq à six cents chambres aux étudiants. Mais une cité universitaire musulmane est en cours de construction à proximité de la ville.

Le cadre de cette étude ne nous permet pas de faire une description de ces édifices religieux, qui offrent d'ailleurs une certaine variété de types. Les gravures ci-contre permettront de distinguer leurs aspects architecturaux (*figures 1, 2, 3 et 4*). Ajoutons que les portes d'entrée des édifices religieux sont généralement peintes en rouge dans un encadrement vert.

Quelques-uns des vocables dont nous venons de parler sont entrés dans la nomenclature : Rue Jamaâ Ez-Zitouna ou mosquée de l'Olivier, édifiée en 730; Rue Jamaâ El-Haoua « du Bon Air », mosquée appelée aussi Jamaâ Et-Taoufiq, elle date de 650 H/1252; Rue Jamaâ El-Ghorbal « Mosquée du Tamis »; Impasse Mesjed El-Qobba « oratoire de la coupole »; Rue de la Médersa Es-Slimaniya, c'est-à-dire consacrée à la mémoire de Sliman, fils du bey Ali Pacha, édifiée en 1755; Rue Zaouïat-El-Bokriya, contenant le tombeau de la famille Bokri (XVIII^e s.) et une *médersa*; dans le peuple, elle est appelée par attraction paronymique « *zaouïat el-bekriya* » la « *zaouïa* ouverte de bon matin ».

La Rue du Salut mène à la mosquée hanéfite de la place Hal-faouine, mosquée connue sous le nom de *Jamaâ Sahab Et-Tabâ* « Mosquée du Garde des Sceaux » du bey Hammoûda Pacha; à la suite de l'exécution de ce ministre en 1814, le minaret de la dite mosquée resta inachevé : il ne comporte pas de balcon circulaire à auvent ni de clocheton terminal. La légende veut que le souverain qui donnerait l'ordre d'achever la construction de ce minaret mourrait dans l'année même.



FIG. 5. — Gravure ancienne de Tunis montrant une rue avec zaouïa (probablement la rue Sidi-Ettindji)
(Collection de l'auteur)

Impasse de la Mosquée; Imp. de la Prière; Imp. du Recueillement; Imp. du Bien; Rue de la Vérité; Rue du Témoin (de la Foi); Rue des Martyrs; Rue du Jeûneur; Rue du Marabout; Rue du Sage; Rue des Savants; Imp. du Saint; Rue de l'Imam; Rue du Muphti; Rue du Lecteur du Coran improprement traduit par Rue du Liseur; Impasse El-Feqîh, « jurisconsulte ». On peut sans doute rattacher à cette série de noms d'origine islamique ceux de la Rue de la Tolérance et Imp. de la Conférence, et même celui de Rue de l'Enfer, encore que les Croyants ne prononcent pas volontiers *j'hannem* « enfer ».

Rue El-Midha et Rue El-Metihra désignent des lieux d'ablution. A l'angle de cette dernière rue et du Souk-el-Blat, existe un vieil oratoire du XIII^e siècle, où Sidi Bel-Hassen (voir *infra*) enseignait ses quarante disciples.

Rue El-Mahdi porte un nom célèbre dans l'histoire du chiisme et des Fatimides; *mahdi* veut dire « le bien dirigé, le guide », qu'on appelle aussi le « maître de l'heure »; il peut s'agir ici d'un nom propre de personne.

La Rue Ech-Chadhiliya et l'Impasse Et-Tidjaniya portent des noms de confréries célèbres.

Impasse El-Jennaïez, pluriel de *jenaza*, « convoi funèbre », paraît avoir été ainsi dénommé, parce qu'on y trouvait un dépôt contenant des brancards pour le transport des morts. A remarquer que la galerie couverte de la Grande Mosquée, construite sous les Hafcides, est appelée couramment *s'henn el-jenaïz*, « emplacement où s'arrêtent les convois funèbres », parce que c'est dans ce lieu que font halte les convois pour les prières rituelles des défunts.

Mais ce sont surtout les noms de saints musulmans, précédés du vocable *Sidi*, « Monseigneur », qui traduisent le mieux, par leur nombre et leur fréquence, cette impression d'islamisation de la cité que l'on éprouve en parcourant les rues arabes. Il existe, en effet, 140 artères environ, soit le septième de la nomenclature, qui portent des noms de saints personnages. Assez souvent, les artères ainsi dénommées possèdent sur leur parcours la zaouïa du saint en cause (*figure 5*); parfois le nom seul subsiste.

Les noms de saints, hommes, sont beaucoup plus nombreux que les noms de saintes. On ne compte, dans la nomenclature, que neuf noms de femmes précédés de *Seyda*, féminin de *Sidi*. Ce sont : Quartier Es-Saïda-El-Mannoubia, appelé La Mannoubia; Rue Es-Saïda-Ech-Chabaâna; Rue Es-Saïda-Ajoula; Rue Es-Saïda-El-Andria; Rue Es-Saïda-Smaya; Rue Es-Saïda-Arbia; Rue Es-Saïda-Messika; Impasse Es-Saïda-Et-Tebourbia; Rue Es-Saïda-Bessissa.

Le foisonnement de ces noms apparaît comme la conséquence du culte des saints ou maraboutisme, répandu en Tunisie comme il l'est dans les autres pays du Maghreb, bien que ce culte soit suspect d'idolâtrie aux yeux des docteurs de la loi, mainteneurs de la pureté de la doctrine de l'Islam. Il a été d'autant plus difficile aux

oulémas de lutter contre le maraboutisme que le prince avait des raisons politiques pour ne pas heurter les courants populaires. Les voyageurs qui visitèrent Tunis dans le passé ne manquèrent pas de noter la vénération populaire qui entourait les simples d'esprit (2).

Mais un certain nombre des pieux personnages que mentionnent les rues de la ville arabe sont historiquement connus par leur *me-naqib* ou récit biographique rédigé par l'un de leurs disciples. Quelques-uns ont joué un rôle exemplaire dans la cité et ont mérité que leur nom passât à la postérité. Voici, sur les plus connus d'entre eux, quelques notes biographiques, qui aideront à situer ces personnages dans l'histoire de Tunis :

Rue Sidi-Ali-ben-Ziyad contourne, à l'ouest et au sud, le bâtiment du Dar-el-Bey. Elle porte le nom d'un personnage très connu qui vivait à Tunis au VIII^e siècle de notre ère: son tombeau se trouve place de la Casba, attenant à la façade du Dar-el-Bey. Abou l'Hasan Ali ben Ziyad, nous dit son biographe (3), n'avait pas son pareil dans son temps; il était fervent musulman, d'information sûre et bon jurisconsulte. C'est de lui que les savants kairouanais entendirent le *hadith*, ou tradition sacrée concernant Mahomet : Sohnoûn, Al-Bahloûl ben Râchid, Sajara ben 'Isâ al-Ma'afiri et Asad ben al-Forât.

Le gouverneur de l'Ifriqiya l'ayant mandé à Kairouan pour le nommer aux fonctions de cadhi, Ali ben Ziyad arriva dans la capitale monté sur son âne. Il refusa le poste éminent qui lui était offert et repartit le soir même. Les plus illustres docteurs de la ville tinrent à l'accompagner jusqu'à la nuit tombante, puis Ali ben Ziyad « s'en alla tout seul, sur son âne, vers Tunis ».

Cet homme de science et de bien était persan d'origine; il passa sa jeunesse à Tripoli, il se fixa ensuite à Tunis, où il enseigna jusqu'à sa mort survenue en 799-800. Sa réputation de sainteté était telle que beaucoup de citadins tinrent à être inhumés, à leur mort, auprès de sa tombe pour aller plus sûrement au paradis.

Rue et Impasse Sidi-Mahrez, abréviation de Mahrez ibn Al-Khâlaf, fils d'un jurisconsulte d'origine chérifienne fixé à Tunis. Sidi Mahrez vivait au X^e siècle de notre ère. En qualité de cadhi de Tunis, il joua un grand rôle dans la cité : suivant la tradition, on lui doit le relèvement des remparts après le sac de la ville par l'Homme-à-l'Ane, chef des Berbères kharéjites, le développement des marchés urbains, l'extension des tissages de soie et la fixation des Juifs dans la Hara. C'était aussi un jurisconsulte éminent et un poète distingué. Sidi Mahrez fut surnommé *soûltân-el-médina*, « sul-

(2) Voir entre autres : Léon L'Africain, *De l'Afrique*, trad. Jean Temporal, t. II, p. 42. Marmol, *L'Afrique*, tome II, p. 451; Peyssonnel et Desfontaines, *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger*, tome II, p. 26 et 27.

D'autre part, certains noms de saints désignant des rues ne sont pas autrement connus; parfois, ils ne recouvrent qu'une altération de vocabulaire, comme le nom de Sidi El-Qobba qui proviendrait, dit-on, de l'expression *Mecid-El-Qobba*, « école de la coupole ».

(3) *Classes des Savants de l'Ifriqiya* par Abou l'Arab Mohammed ben Ahmed Tamim, etc., traduction de M. Ben Cheneb, Alger, 1920, pp. 345-347.

tan ou patron de la ville ». Ses cendres reposent dans le vaste tombeau à coupoles qui domine la place Bab-Souika et qui fut construit à la fin du XVII^e siècle, sur l'emplacement de la zaouïa primitive.

Rue Sidi-Bel-Hassen et Fort de Sidi-Bel-Hassen. La dite rue est située dans le prolongement de la rue du 4^e Zouaves; le fort de Sidi-Bel-Hassen (appelé aussi Bordj Ali Raïs) est situé sur la colline du même nom, à la limite méridionale du cimetière du Djellaz, cette colline étant surmontée à l'est de deux zaouïas du saint. Abou l'Hasân Ech-Chadhili (1196-1258) était un ascète venu du Maroc qui se fixa à Tunis pour y enseigner le soufisme. Ses théories et son influence sur le peuple portèrent ombrage aux autorités religieuses qui agirent auprès du Souverain. Le sultan hafside pria le Soufi qui enseignait ses disciples, au nombre de quarante, dans une mosquée de la Rue El-Metihra, de s'éloigner de Tunis. Abou l'Hasân se retira dans les grottes de la colline qui devait porter son nom et continua son enseignement. Le sultan l'invita alors à quitter l'Ifriqiya et à ne plus y revenir. Abou l'Hasan s'exila en Egypte et mourut en se rendant à La Mecque, où il avait déjà fait plusieurs pèlerinages.

Après son départ de Tunis, ses disciples lui restèrent fidèles et sur les lieux mêmes où le maître avait l'habitude de prier et de les enseigner, ils élevèrent de modestes oratoires qui se transformèrent, du temps de Mustapha Khasnadar (XIX^e s.), en deux *maqam* ou zaouïas, de dimensions imposantes, l'une appelée *Zaouïat-el-Maqam*, « la zaouïa de l'endroit de la prière », et l'autre : *Zaouïat-el-Meghara*, « la zaouïa de la grotte ». La première sert de lieu de réunion de prière toute l'année; la seconde remplit également le même office, mais en été, pendant quatorze semaines, étant plus fraîche que l'autre. D'autre part, la mosquée de la Rue El-Metihra a été dénommée *Kheloua Mesjed Sidi Bel Hassen*. « Retraite de l'oratoire de Sidi-Bel-Hassen ».

Aboul Hassan Ech Chadhili serait l'inventeur du café, cette boisson qui devait se répandre dans le monde entier. En revenant d'Arabie, Aboul Hassen rapporta à Tunis l'usage du café, dont il avait découvert lui-même les propriétés énergétiques dans les montagnes du Yemen, en voyant les moutons qui ne pouvaient paître le jour à cause de la chaleur et que le caféier incitait à paître la nuit. L'infusion de café permettait à l'ascète et à ses disciples de procéder à leurs exercices pieux qui ne pouvaient avoir lieu que la nuit. Il existe à S. Bel-Hassen *leqaouat es sebt*, « le café du samedi », ce jour commençant la veille, c'est-à-dire le vendredi au coucher du soleil. Ce lieu de réunion peut être considéré comme le plus vieux *café* du monde.

Cependant, il convient d'attribuer aux Turcs l'extension à Tunis des établissements dits *cafés maures*, lesquels furent d'abord à l'usage exclusif des militaires (Odjak) et tenus par eux.

Saïda El-Mannoubiya (place et quartier de Tunis au sommet de la colline du même nom). Patronne de Tunis, Aychâ al-Mannoubiya, comme son nom l'indique, était originaire de La Manouba, mais elle vécut à Tunis depuis son enfance jusqu'à sa mort, survenue en

1267. Elle était la disciple de Sidi Es-Sejoui, qui avait sa *kheloua* près de la *sebkha* du même nom (4). Par ses vertus et ses miracles, elle était très populaire, bien que sa liberté d'allure attira sur elle l'attention des docteurs de la loi. Elle est encore très vénérée et son tombeau reçoit de nombreuses visiteuses appartenant à toutes les classes de la société musulmane. Une rue qui menait à son tombeau était appelée Rue de la Vierge; cette artère a été démolie, élargie et remplacée par la Rue du 4^e Zouaves.

La Rue Sidi-Ben-Arous doit son nom au savant docteur et ascète Abou l'Abbas Ahmed... ben al-Aroûs, fondateur de la confrérie des Aroussiya, qui est une branche des Chadhiliya. Originaire du Cap-Bon, il mourut à Tunis en 1460 et fut enterré dans la mosquée-zaouïa qui porte son nom et qui est aussi appelée mosquée de Ham-mouïda Pacha le Mouradite.

Bab et Rue Sidi-Kacem-el-Jalizzi. Nous avons déjà parlé, au chapitre II (numéro de janvier 1952), de ce saint personnage qui fait partie de la floraison maraboutique du X^e siècle de l'Hégire (XV^e s.).

A la seconde partie de ce même siècle, appartient aussi Sidi Mançour ben Jordâne mort à 85 ans, en 1499, et inhumé dans la zaouïa qui porte son nom Rue Sidi-Mansour. Cette zaouïa était la seule de Tunis qui fut un lieu d'asile absolument sûr : tous les fugitifs, même les assassins, y étaient en sûreté, nous disent Serres et Lasram dans leur traduction de *Mechra El Melki*, de Mohammed ben Youssef Seghir, p. 310, note 2. Notons à ce propos que le droit d'asile en Tunisie fut supprimé par décret du 26 avril 1861, laquelle suppression dut être plus tard confirmée par décret du 6 février 1884.

Rue Sidi-Ali-Azouz doit son nom à Abou l'Hassân Ali Azoûz, qui était un pieux personnage sujet à des visions. Au cours de ses oraisons, le vendredi, il entrait en extase et prononçait alors des paroles ayant trait à l'avenir et qui se réalisaient toujours, nous assure l'historien Mohammed ben Youssef Seghir (trad. Serres et Lasram, p. 119). Il vivait au XVII^e siècle.

Rue Sidi-el-Béehir doit son nom à Bachîr Zirî, ascète originaire de Kabylie, qui fonda à Tunis une filiale de la puissante confrérie algérienne des Rahmaniya. La zaouïa où il a été inhumé a donné son nom à la rue. Un autre saint kabyle, Sidi Ez-Zouaoui, possède une zaouïa importante dans la rue du même nom, située derrière les bâtiments des Services Militaires et la Casba. La porte qui mettait en communication Le Bardo avec le faubourg ouest de Tunis (El-Haoua) s'est longtemps appelée Bab-Sidi-Ali-ez-Zouaoui, jusqu'au jour où elle prit le nom de Bab-Sidi-Abdallah-ech-Cherif. Comme son nom le fait supposer, Sidi Ali Ez-Zouaoui est originaire de Kabylie.

(4) *Sedjoui*, nom d'origine punico-berbère : *agam*, *gomé*, « jonc, marais, étang ». Voir A. Pellegrin, *Les Noms de Lieux d'Algérie et de Tunisie*, p. 121. D'autre part, R. Brunschwig dit que le nom du saint musulman et celui de la *sebkha* ont eu une influence réciproque sur la formation du toponyme. *La Berbérie Orientale sous les Haf-cides*, t. II, p. 320.

L'Impasse Sidi-Fath-Allah porte le nom d'un pieux personnage mort en 1444 qui, de son vivant, était cadhi de Tunis et renommé pour sa piété et son savoir. Son tombeau se trouve à la sortie de Tunis, au bord de la route n° 34; il a formé un petit hameau (5), que l'extension de la capitale a transformé en centre industriel important. Dans sa *Description de la Régence de Tunis* (Paris, 1853), pp. 61-62, Pellissier de Reynaud nous dit : « Sidi Fath-Allah passe pour un grand faiseur de miracles. On lui attribue surtout la vertu de rendre les femmes fécondes. Il existe, en effet, près de son tombeau, sur la pente d'un rocher, un sentier rapide, une sorte de glissoire, où les femmes atteintes de stérilité n'ont, pour acquérir la faculté de devenir mères, qu'à se laisser glisser sur le ventre. »

La Rue Sidi-el-Mordjani a conservé le nom d'un cheikh de la Grande Mosquée, mort en 1267, qui avait aussi une réputation de science et de piété, il fonda la médersa El-Mordjaniya, près de la Rue de l'Eglise.

La Rue Sidi-Yahya Slimani porte le nom d'un pieux personnage du XIV^e siècle, qui fonda en 1332 la médersa qui porte son nom dans la Rue du Miel.

Rue Sidi-Brahim-Erriahi porte le nom d'un cheikh fameux dans les annales tunisiennes (mort du choléra en 1849); il alliait à beaucoup de science une grande habileté diplomatique, ce qui le fit choisir par Ahmed Bey pour négocier à Stamboul la cessation du paiement du tribut annuel dû au Sultan. Il réussit si bien dans sa mission qu'il mérita les plus grands honneurs; sa zaouia-tombeau passe pour un petit chef-d'œuvre de l'art hispano-mauresque.

X. — NOMS D'ORIGINE FOLKLORIQUE ET DIVERSE

Un certain nombre de noms de rues sont visiblement inspirés par des faits folkloriques ou en relation avec des croyances populaires d'ordre magique. D'autres noms paraissent de pure fantaisie et à peu près inexplicables, mais ces derniers sont en très petit nombre.

Impasse El-Jenoûn, « des génies », a été improprement traduit par Impasse de la Folie. Cette impasse obscure et humide (dans la rue de la Casba) présente les caractères habituels de la demeure des génies. Ces êtres antérieurs à l'homme ont été créés de feu pur sans fumée (Coran LV, 14); ils peuvent être mâles ou femelles, les premiers étant plus nombreux que les seconds. Il y a de bons et de mauvais génies, mais ceux-ci, d'après l'opinion commune, sont à

(5) Le culte des saints a favorisé les agglomérations humaines. Auprès de la demeure du saint de son vivant, ou auprès de son tombeau après sa mort, des paysans ou des nomades sont venus se grouper sous sa protection, à cause de la *baraka*, force bénéfique qui émane de sa personne, de ses ossements, de la terre où il repose, ou de ses descendants.

l'origine des maux qui frappent les hommes sans cause apparente, telles les fièvres malignes, les tumeurs, les douleurs articulaires, etc. Les *jenoûn* dangereux se dissimulant dans les coins d'ombre et les lieux retirés des habitations, il existe toute une série de pratiques et de procédés plus ou moins magiques pour annihiler la puissance des génies et conjurer « le mauvais œil ».

C'est pourquoi la Rue El-Khomsa, « celle qui en a cinq », retiendra notre attention; son nom contient le chiffre cinq qui est considéré comme particulièrement bénéfique, d'où le nom de Khemis et de ses dérivés donné à beaucoup d'enfants qui ne sont pas nécessairement le cinquième d'une famille nombreuse. La vertu prophylactique du chiffre cinq provient, on le sait, de la main qui a cinq doigts et permet de conjurer le mauvais œil. Faut-il considérer que la désignation Impasse Bou-Achera, « celui qui en a dix », relève du même thème, à moins qu'il ne s'agisse d'un père de dix enfants ?

Issu du folklore universel, l'ogre est noté par l'Impasse de l'Ogre (El-Ghoul) et l'Impasse de l'Ogresse (El-Ghoula).

La Rue du Trésor aurait été ainsi nommée parce que, d'après ce que l'on nous a dit, un trésor fut découvert dans une maison de cette rue, au cours de sa démolition. On peut aussi y voir un écho du folklore local qui connaît de nombreux contes ayant pour thème central la recherche d'un trésor caché, tel celui que l'on nous a raconté : il a pour héroïne une jeune fille qui rapporte chaque jour à sa mère fort avare une pièce d'or qu'elle va chercher au fond d'un souterrain qui débouche au milieu du patio dissimulé sous une dalle; mais chaque fois, la jeune fille est obligée d'aller plus profond dans le souterrain, jusqu'au jour où elle ne revient plus.

D'autre part, la Rue du Trésor, la Rue Tourbet-el-Bey, la Rue El-Metihra et la Rue El-Mektar, jusqu'à la Place Mesjed-el-Qobba, constituaient jadis le quartier appelé *Rebât-el-Quartsoûn*, c'est-à-dire « le quartier du triangle », en raison de sa forme approximative qui représentait cette figure de géométrie. Il s'adossait à une partie de l'enceinte, connue sous le nom de Rempart de Sidi-bou-Mendil. C'est dans ce quartier que se trouvaient les demeures de plusieurs hauts personnages de Tunis.

La Rue Ed-Deheb, « de l'or », devrait simplement son nom à un marchand d'orpiment ou sulfure d'arsenic qui brille comme l'or. Mélangé à de la chaux vive, l'orpiment servait couramment de dépilatoire dans les hammams. Cependant, il y a lieu de remarquer qu'à l'époque (en 1885-1889) où les rues de Tunis reçurent leurs désignations officielles, les monnaies d'or et d'argent étaient d'usage courant et les personnes qui passaient pour être très riches étaient celles qui avaient la réputation d'avoir amassé beaucoup de ces monnaies qu'elles détenaient dans leurs demeures, les dépôts en banque n'étant peu ou pas pratiqués. Donc, par métonymie, *Rue de l'Or* et *Impasse de l'Argent* ont sans doute voulu dire que plusieurs habitants de ces artères se distinguaient par leur fortune considérable aux yeux de leurs voisins moins favorisés.

Cette remarque est également valable pour le nom de la Rue du Riche (figure 6), qui constate la présence dans cette rue d'une famille réputée très riche et dont les membres ont occupé de hautes dignités. Cette désignation est d'ailleurs relativement récente,



FIG. 6. — Tunis. La rue du Riche
(Photo A. PELLEGRIN)

car de nos jours encore, l'artère dont il s'agit est appelée *hoûmat-el-asly*, « quartier du miel », ce qui veut dire, croyons-nous, que ce quartier est agréable comme le miel.

L'Impasse de l'Honneur note la présence d'une famille illustre.

La Rue El-Qaâdine, « des gens tranquilles », a été ainsi appelée pour se concilier l'estime des autorités de la ville. La Rue Er-Riadh, « de la tranquillité », a le même sens.

La Rue des Enfants doit son nom aux enfants du quartier qui en avaient fait leur terrain de jeu avant qu'elle ne fût construite. L'Impasse de la Propreté a été ainsi nommée par anticipation et pour stimuler le zèle des Services du Nettoyement. Mais l'Impasse de la Neige est peut-être celle dont les murs étaient d'une blancheur immaculée.

La Rue du Feu doit probablement son nom à un incendie et la Rue du Tonnerre au fait que la foudre est tombée sur une maison de cette rue. L'Impasse du Malheur est certainement un endroit où un malheur notable est survenu, peut-être un accident mortel. A rapprocher de ce nom celui de l'Impasse de la Victime.

La Rue Rouge est la traduction française de *Nehj El-Ahmar* (6). S'agit-il d'un patronyme issu d'un surnom : « le roux, l'albinos » ? Le fait que ce nom ait été traduit en français et non laissé tel quel, montre qu'il ne s'agit pas d'un nom propre de personne, mais laisse supposer qu'il est issu d'une particularité de la rue : on peut penser à une maison à façade rouge, etc.

La Rue des Sorciers indique un genre d'occupation en rapport

(6) Ce nom est à rapprocher de celui du *Djebel El-Ahmar* qui désigne une chaîne de monticules et de collines, au nord-ouest de Tunis, d'où l'on extrait du sable de carrière et de l'argile pour la fabrication des briques et des tuiles; c'est la coloration de l'argile qui a déterminé le nom arabe que l'on peut traduire par « Montagne Rouge ».

étroit avec des croyances superstitieuses qui ne sont pas spéciales à Tunis, mais de tous les temps et de tous les pays.

L'Impasse El-Qaças est celle où habitait un conteur d'histoires de café maure, dont le répertoire était surtout constitué par des contes tirés des *Mille et Une Nuits*. La profession est d'ailleurs en voie de disparition, les clients des cafés tunisiens préférant écouter la radio ou lire le journal.

Quant à l'Impasse Bou-Saadia, elle doit son nom à un personnage autrefois très populaire et qu'on rencontre encore dans la Médina, les jours de fête musulmane. C'est un noir, le visage quelquefois recouvert d'un masque, le corps revêtu de peaux de bêtes, qui danse en jouant de castagnettes en fer (figure 7).

D'autres rues tirent leur nom d'une particularité physique ou morale d'un habitant de la rue, sans que cette désignation ait un sens péjoratif pour celui qui en est l'objet :

Rue du Bossu; Rue du Boiteux; Rue El-Qçir, « du Nain »; Rue des Jumeaux; Rue de la Veuve; Rue du Tuteur; Impasse du Prisonnier, c'est-à-dire de l'homme qui a subi une peine d'emprisonnement; Impasse du Voyageur, « de l'homme qui a fait un long voyage »; Rue du Voilé, transcrit par erreur Rue du Voile, doit son nom à un homme qui avait l'habitude de se voiler le visage comme le font

les Touareg; l'Impasse de la Chanson est peut-être celle qui était habitée par une chanteuse professionnelle. Rue El-Kahti, « de l'Affamé », est probablement un surnom.

Mais qui nous dira l'origine de ces désignations qui apparaissent comme des noms de fantaisie : Impasse du Soleil, Impasse de la Lune et Impasse des Etoiles, qui se trouvent à proximité l'une de l'autre ?

(A suivre)



FIG. 7

(Cliché OTUS)

Arthur PELLEGRIN
Membre correspondant
de l'Académie des Sciences Coloniales